

APPENDICE III.

OUVRAGES A LIRE OU A CONSULTER SUR PASCAL, SA PERSONNE, SES
ÉCRITS OU SA FAMILLE.

Recueil de plusieurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal. Utrecht, 1740, in-12.

Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal et à la vie de la mère Angélique. Utrecht, 1742, t. III.

Vies intéressantes des religieuses de Port-Royal. 1751, t. II.

Lettres, opuscules et mémoires de madame Périer, de Jacqueline, sœur de Pascal, et de Marguerite Périer, sa nièce, publiés sur les manuscrits originaux par M. P. Faugère. 1845, 4 vol. in-8°.

COUSIN, *Jacqueline Pascal*. Paris, 1845, in-18.

Les cinq ouvrages ci-dessus, quoique séparés entre eux par des dates éloignées, et tous postérieurs au dix-septième siècle, peuvent être considérés comme les sources les plus directes de l'histoire de Pascal et de celle de sa famille, parce qu'ils sont presque exclusivement composés des documents contemporains, et c'est pour cela que nous les plaçons en tête de cette notice bibliographique.

Éloge de Pascal, par Nicole (en latin), reproduit par l'abbé Bossut, en tête de son édition.

BAILLET, *Vie de Descartes*, II^e part., p. 330.

Sentiments de M. ... (Bouiller) sur la Critique des Pensées de Pascal par M. de Voltaire, 1741 et 1753.

Éloge de Blaise Pascal, par Condorcet, 1776. Réimprimé dans les *Œuvres de Condorcet*, Paris, Didot, 1847, in-8°, t. III, p. 567 et suiv.

Remarques de Voltaire sur les Pensées de Pascal. De ces remarques, soixante-quatre, sous la date de 1728, sont précédées d'un Avertissement que Voltaire y joignit; huit autres portent celle du 10 mai 1743, et s'appliquent à quelques-unes des *Pensées* publiées par le P. Desmolets, que les anciens éditeurs avaient rejetées de leur recueil; enfin, quatre-

APPENDICE III.

93

vingt-quatorze parurent, pour la première fois, dans l'édition in-octavo que Voltaire fit imprimer à Genève, en 1778.

Discours sur la vie et les ouvrages de Pascal, par l'abbé Bossut, inséré dans l'édition de 1779, 5 vol. in-8°, et imprimé à part, avec des additions et corrections, en 1781.

Sur Pascal: CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*, III^e part., liv. II, chap. vi.

Éloge de Blaise Pascal, par Alexis Dumesnil. Paris, 1813, in-8°.

Éloge de Blaise Pascal, accompagné de notes historiques et critiques, par Georges-Marie Raymond. Lyon, 1816, in-8°, 2^e édit.

J. H. MONNIER, *Essai sur Blaise Pascal*. Paris, 1822, in-8°.

Discours préliminaire de l'édition des *Pensées*, par M. Fran-
tin. Dijon, 1835, 2^e édit., 1853.

Journal des Savants, 1839, p. 534.

REUCHLIN, *Pascal's Leben*. Stuttgart, 1840.

COUSIN, *Sur la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées de Pascal*. Rapport à l'Académie française. (*Journal des Savants*, avril-novembre 1842.) Réimprimé sous ce titre: *Des Pensées de Pascal*, etc. Paris, 1843, in-8°. — Voir sur ce travail le compte rendu de M. Foisset, dans le *Correspondant*, avril 1843.

Du scepticisme de Pascal. (*Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1844-15 janvier 1845.)

BORDAS DEMOULIN, *Éloge de Pascal* (concours de l'Académie française en 1842).

PROSPER FAUGÈRE, *Éloge de Pascal* (même concours).

Fait inédit de la vie de Pascal, par M. François Collet. Paris, 1848, in-8° de 44 pages.

Histoire de la Littérature française de M. Nisard, t. I.

Pensées, fragments et lettres de Blaise Pascal, publiés pour la première fois conformément aux manuscrits originaux en grande partie inédits, par M. Prosper Faugère. Paris, 1844, 2 vol. in-8°. — Compte rendu de cet ouvrage par M. Sainte-Beuve, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juillet 1844.

ALEX. THOMAS, *de Pascali; an vere scepticus fuerit*. 1844, in-8° (thèse pour le doctorat).

De l'Amulette de Pascal, étude sur le rapport de la santé de ce grand homme à son génie, par le docteur Lélut. Paris, 1846, in-8°.

Edinburgh Review, janvier 1847 (article sur Pascal).

L'ABBÉ FLOTTE, *Études sur Pascal*. 1843-1845, in-8°.

VINET, *Études sur Pascal*. 1844-1847.

De la méthode philosophique de Pascal, par M. Lescœur, 1850.

L'ABBÉ MAYNARD, *Pascal, sa vie, son caractère*, etc. Paris, 1850, 2 vol. in-8°.

Ce livre, bien fait, mais peut-être trop absolu, a pour objet principal de défendre Pascal contre les reproches de scepticisme.

SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, t. II, liv. III, chap. I, II, III, IV, V, VI, VII; t. III, liv. III, chap. VIII, IX, X, XI, XII, XIII, XVII, XVIII, XIX, XX, XXI.

Le travail de M. Sainte-Beuve doit être lu par tous ceux qui veulent pénétrer à fond la doctrine de Pascal. On peut dire, sans exagération, que c'est là un véritable chef-d'œuvre d'analyse.

HAVET, *Étude sur les Pensées de Pascal*. (En tête des *Pensées*, Paris, Dezobry, 1852, in-8°.)

PLAN DES PENSÉES.

RELATION D'UN ENTRETEN DANS LEQUEL PASCAL EXPOSA LE PLAN ET LA MATIÈRE DE SON OUVRAGE SUR LA RELIGION¹.

[Le morceau qu'on va lire est extrait de la préface de la première édition des *Pensées*. Il a été écrit par Étienne Périer, et il a une grande importance, puisqu'il fait connaître comment Pascal avait conçu le plan de cette apologie du christianisme, dont les *Pensées* ne sont que des fragments épars et inachevés. « C'est, suivant l'expression de M. Sainte-Beuve, un abrégé lumineux, » qui aide à pénétrer plus profondément dans les *Pensées*. — Voir PORT-ROYAL, liv. III, chap. XXI, p. 336 et suiv., intitulé : *Conversation de Pascal*. — *Son plan ressaisi*. — *Préambule et méthode*. — *Opposée à celle de Descartes*. — *Entrée en matière*. — *L'homme devant la nature*. — *L'homme en lui-même*. — *Le moi*. — *L'homme dans la société*. — *Où est le droit naturel?* — *Des opinions populaires*. — *Incertitude universelle*. — *Angoisse*. — *2° L'homme en quête du salut*. — *Les philosophies*. — *Les religions*. — *La religion*. — *Le peuple juif et l'Écriture*. — *Les miracles et les prophéties*. — *Jésus-Christ*.]

Il se rencontra une occasion, il y a environ dix ou douze ans, en laquelle on obligea Pascal, non pas d'écrire ce qu'il avait dans l'esprit sur ce sujet-là (la religion), mais d'en dire quelque chose de vive

¹ Cet entretien dut avoir lieu vers 1658. — Quels furent ces amis devant lesquels Pascal s'expliqua? quel fut le lieu de l'entretien? Les trop discrètes préfaces se sont bien gardées de nous le dire; mais certainement l'élite de Port-Royal se trouvait là, et le lieu du rendez-vous n'était peut-être autre que Port-Royal de Paris. (Sainte-Beuve.)

voix. Il le fit donc en présence et à la prière de plusieurs personnes très-considérables de ses amis. Il leur développa en peu de mots le plan de tout son ouvrage; il leur représenta ce qui en devait faire le sujet et la matière; il leur en rapporta en abrégé les raisons et les principes, et il leur expliqua l'ordre et la suite des choses qu'il y voulait traiter. Et ces personnes qui sont aussi capables qu'on le puisse être de juger de ces sortes de choses, avouent qu'elles n'ont jamais rien entendu de plus beau, de plus fort, de plus touchant, ni de plus convaincant; qu'elles en furent charmées, et que ce qu'elles virent de ce projet et de ce dessein dans un discours de deux ou trois heures fait ainsi sur-le-champ et sans avoir été prémédité ni travaillé, leur fit juger ce que ce pourrait être un jour, s'il était jamais exécuté et conduit à sa perfection par une personne dont elles connaissent la force et la capacité, qui avait accoutumé de tant travailler tous ses ouvrages, qu'il ne se contentait presque jamais de ses premières pensées quelque bonnes qu'elles parussent aux autres, et qui a refait souvent jusqu'à huit ou dix fois des pièces que tout autre que lui trouvait admirables dès la première.

Après qu'il leur eut fait voir quelles sont les preuves qui font le plus d'impression sur l'esprit des hommes, et qui sont les plus propres à les persuader, il entreprit de montrer que la religion chrétienne avait autant de marques de certitude et d'évidence que les choses qui sont reçues dans le monde pour les plus indubitables.

Pour entrer dans ce dessein il commença d'abord par une peinture de l'homme, où il n'oublia rien de tout ce qui le pouvait faire connaître et au dedans et au dehors de lui-même, jusqu'aux plus secrets mouvements de son cœur. Il supposa ensuite un homme qui, ayant toujours vécu dans une ignorance générale, et dans l'indifférence à l'égard de toutes choses, et surtout à l'égard de soi-même, vient enfin à se considérer dans ce tableau et à examiner ce qu'il est. Il est surpris d'y découvrir une infinité de choses auxquelles il n'a jamais pensé, et il ne saurait remarquer sans étonnement et sans admiration tout ce que M. Pascal lui fait sentir de sa grandeur et de sa bassesse, de ses avantages et de ses faiblesses, du peu de lumière qui lui reste et des ténèbres qui l'environnent presque de toutes parts, et enfin de toutes les contrariétés étonnantes qui se trouvent dans sa nature. Il ne peut plus après cela demeurer dans l'indifférence, s'il a tant soit peu de raison, et quelque insensible qu'il ait été jusqu'alors, il doit souhaiter, après avoir ainsi connu ce qu'il est, de connaître aussi d'où il vient et ce qu'il doit devenir.

M. Pascal l'ayant mis dans cette disposition de chercher à s'instruire sur un doute si important, il l'adresse premièrement aux philosophes; et c'est là qu'après lui avoir développé tout ce que les plus grands philosophes de toutes les sectes ont dit sur le sujet de l'homme, il lui fait observer tant de défauts, tant de faiblesses, tant de contradictions et tant de faussetés dans tout ce qu'ils en ont avancé,

qu'il n'est pas difficile à cet homme de juger que ce n'est pas là où il s'en doit tenir.

Il lui fait ensuite parcourir tout l'univers et tous les âges, pour lui faire remarquer une infinité de religions qui s'y rencontrent; mais il lui fait voir en même temps par des raisons si fortes et si convaincantes que toutes ces religions ne sont remplies que de vanité, que de folies, que d'erreurs, que d'égarements et d'extravagances, qu'il n'y trouve rien encore qui le puisse satisfaire.

Enfin il lui fait jeter les yeux sur le peuple juif, et il lui en fait observer des circonstances si extraordinaires, qu'il attire facilement son attention. Après lui avoir représenté tout ce que ce peuple a de singulier, il s'arrête particulièrement à lui faire remarquer un livre unique par lequel il se gouverne, et qui comprend tout ensemble son histoire, sa loi et sa religion. A peine a-t-il ouvert ce livre qu'il y apprend que le monde est l'ouvrage d'un Dieu, et que c'est ce même Dieu qui a créé l'homme à son image, et qui l'a doué de tous les avantages du corps et de l'esprit qui convenaient à cet état. Quoiqu'il n'ait rien encore qui le convainque de cette vérité, elle ne laisse pas de lui plaire; et la raison seule suffit pour lui faire trouver plus de vraisemblance dans cette supposition qu'un Dieu est l'auteur des hommes et de tout ce qu'il y a dans l'univers, que dans tout ce que ces mêmes hommes se sont imaginé par leurs propres lumières. Ce qui l'arrête en cet endroit est de voir, par la peinture qu'on lui a faite de l'homme, qu'il est bien éloigné de posséder tous ces avan-

tages qu'il a dû avoir lorsqu'il est sorti des mains de son auteur. Mais il ne demeure pas longtemps dans ce doute; car dès qu'il poursuit la lecture de ce même livre, il y trouve qu'après que l'homme eut été créé de Dieu dans l'état d'innocence et avec toutes sortes de perfections, la première action qu'il fit fut de se révolter contre son créateur, et d'employer tous les avantages qu'il en avait reçus pour l'offenser.

M. Pascal lui fait alors comprendre que ce crime ayant été le plus grand de tous les crimes en toutes ses circonstances, il avait été puni non-seulement dans ce premier homme qui, étant déchu par là de son état, tomba tout d'un coup dans la misère, dans la faiblesse, dans l'erreur et dans l'aveuglement, mais encore dans tous ses descendants, à qui ce même homme a communiqué et communiquera encore sa corruption dans toute la suite des temps.

Il lui montre ensuite divers endroits de ce livre où il a découvert cette vérité. Il lui fait prendre garde qu'il n'y est plus parlé de l'homme que par rapport à cet état de faiblesse et de désordre; qu'il y est dit souvent que toute chair est corrompue, que les hommes sont abandonnés à leurs sens, et qu'ils ont une pente au mal dès leur naissance. Il lui fait voir encore que cette première chute est la source non-seulement de tout ce qu'il y a de plus incompréhensible dans la nature de l'homme, mais aussi d'une infinité d'effets qui sont hors de lui et dont la cause lui est inconnue. Enfin il lui représente l'homme si bien dépeint dans tout ce livre,

qu'il ne lui paraît plus différent de la première image qu'il lui en a tracée.

Ce n'est pas assez d'avoir fait connaître à cet homme son état plein de misère, M. Pascal lui apprend encore qu'il trouvera dans ce même livre de quoi se consoler. Et en effet, il lui fait remarquer qu'il y est dit que le remède est entre les mains de Dieu; que c'est à lui que nous devons recourir pour avoir les forces qui nous manquent; qu'il se laissera fléchir et qu'il enverra même un libérateur aux hommes, qui satisfera pour eux et qui réparera leur impuissance.

Après qu'il lui a expliqué un grand nombre de remarques très-particulières sur le livre de ce peuple, il lui fait encore considérer que c'est le seul qui ait parlé dignement de l'Être souverain, et qui ait donné l'idée d'une véritable religion. Il lui en fait concevoir les marques les plus sensibles qu'il applique à celle que ce livre a enseignée; et il lui fait faire une attention particulière sur ce qu'elle fait consister l'essence de son culte dans l'amour du Dieu qu'elle adore: ce qui est un caractère tout singulier, et qui la distingue visiblement de toutes les autres religions, dont la fausseté paraît par le défaut de cette marque si essentielle.

Quoique M. Pascal, après avoir conduit si avant cet homme qu'il s'était proposé de persuader insensiblement, ne lui ait encore rien dit qui le puisse convaincre des vérités qu'il lui a fait découvrir, il l'a mis néanmoins dans la disposition de les recevoir avec plaisir, pourvu qu'on puisse lui faire voir

qu'il doit s'y rendre, et de souhaiter même de tout son cœur qu'elles soient solides et bien fondées, puisqu'il y trouve de si grands avantages pour son repos et pour l'éclaircissement de ses doutes. C'est aussi l'état où devrait être tout homme raisonnable, s'il était une fois bien entré dans la suite de toutes les choses que M. Pascal vient de représenter; et il y a sujet de croire qu'après cela il se rendrait facilement à toutes les preuves qu'il apporta ensuite pour confirmer la certitude et l'évidence de toutes ces vérités importantes dont il avait parlé, et qui font le fondement de la religion chrétienne qu'il avait dessein de persuader.

Pour dire en peu de mots quelque chose de ces preuves, après qu'il eut montré en général que les vérités dont il s'agissait étaient contenues dans un livre de la certitude duquel tout homme de bon sens ne pouvait douter, il s'arrêta principalement au livre de Moïse où ces vérités sont particulièrement répandues; et il fit voir par un très-grand nombre de circonstances indubitables qu'il était également impossible que Moïse eût laissé par écrit des choses fausses, ou que le peuple à qui il les avait laissées s'y fût laissé tromper, quand même Moïse aurait été capable d'être fourbe.

Il parla aussi de tous les grands miracles qui sont rapportés dans ce livre; et comme ils sont d'une grande conséquence pour la religion qui y est enseignée, il prouva qu'il n'était pas possible qu'ils ne fussent vrais, non-seulement par l'autorité du livre où ils sont contenus, mais encore par toutes les cir-

constances qui les accompagnent et qui les rendent indubitables.

Il fit voir encore de quelle manière toute la loi de Moïse était figurative; que tout ce qui était arrivé aux Juifs n'avait été que la figure des vérités accomplies à la venue du Messie; et que, le voile qui couvrait ces figures ayant été levé, il était aisé d'en voir l'accomplissement et la consommation parfaite en faveur de ceux qui ont reçu Jésus-Christ.

M. Pascal entreprit ensuite de prouver la vérité de la religion par les prophéties; et ce fut sur ce sujet qu'il s'étendit beaucoup plus que sur les autres. Comme il avait beaucoup travaillé là-dessus et qu'il y avait des vues qui lui étaient toutes particulières, il les expliqua d'une manière fort intelligible; il en fit voir le sens et la suite avec une facilité merveilleuse, et il les mit dans tout leur jour et dans toute leur force.

Enfin, après avoir parcouru les livres de l'Ancien Testament, et fait encore plusieurs observations convaincantes pour servir de fondements et de preuves à la vérité de la religion, il entreprit encore de parler du Nouveau Testament, et de tirer ses preuves de la vérité même de l'Évangile.

Il commença par Jésus-Christ; et quoiqu'il l'eût déjà prouvé invinciblement par les prophéties et par toutes les figures de la loi, dont on voyait en lui l'accomplissement parfait, il apporta encore beaucoup de preuves tirées de sa personne même, de ses miracles, de sa doctrine et des circonstances de sa vie.

Il s'arrêta ensuite sur les apôtres; et pour faire

voir la vérité de la foi qu'ils ont publiée hautement partout, après avoir établi qu'on ne pouvait les accuser de fausseté, qu'en supposant, ou qu'ils avaient été des fourbes, ou qu'ils avaient été trompés eux-mêmes, il fit voir clairement que l'une et l'autre de ces suppositions était également impossible.

Enfin il n'oublia rien de tout ce qui pouvait servir à la vérité de l'histoire évangélique, faisant de très-belles remarques sur l'Évangile même, sur le style des évangélistes et sur leurs personnes; sur les apôtres en particulier et sur leurs écrits; sur le nombre prodigieux de miracles; sur les martyrs; sur les saints: en un mot, sur toutes les voies par lesquelles la religion chrétienne s'est entièrement établie. Et quoiqu'il n'eût pas le loisir dans un simple discours de traiter au long une si vaste matière, comme il avait dessein de faire dans son ouvrage, il en dit néanmoins assez pour convaincre que tout cela ne pouvait être l'ouvrage des hommes, et qu'il n'y avait que Dieu seul qui eût pu conduire l'événement de tant d'effets différents qui concourent tous également à prouver d'une manière invincible la religion qu'il est venu lui-même établir parmi les hommes.

Voilà en substance les principales choses dont il entreprit de parler dans tout ce discours, qu'il ne proposa à ceux qui l'entendirent que comme l'abrégé du grand ouvrage qu'il méditait; et c'est par le moyen d'un de ceux qui y furent présents qu'on a su depuis le peu que je viens d'en rapporter.

L'auteur de la préface, après avoir fait l'historique de la publication des *Pensées* et expliqué quelques fragments qui

peuvent paraître obscurs, ajoute : « Il est encore, ce me semble, assez à propos, pour détromper quelques personnes qui pourraient peut-être s'attendre de trouver ici des preuves et des démonstrations géométriques de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, et de plusieurs autres articles de la foi chrétienne, de les avertir que ce n'était pas là le dessein de M. Pascal. Il ne prétendait point prouver toutes ces vérités de la religion par de telles démonstrations fondées sur des principes évidents, capables de convaincre l'obstination des plus endurcis, ni par des raisonnements métaphysiques, qui souvent égarent plus l'esprit qu'ils ne le persuadent, ni par des lieux communs tirés de divers effets de la nature ; mais par des preuves morales, qui vont plus au cœur qu'à l'esprit : c'est-à-dire, qu'il voulait plus travailler à toucher et à disposer le cœur qu'à convaincre et à persuader l'esprit, parce qu'il savait que les passions et les attachements vicieux qui corrompent le cœur et la volonté sont les plus grands obstacles et les principaux empêchements que nous ayons à la foi, et que, pourvu qu'on pût lever ces obstacles, il n'était pas difficile de faire recevoir à l'esprit les lumières et les raisons qui pouvaient le convaincre.

» On sera facilement persuadé de tout cela en lisant ces écrits. »

PENSÉES DE PASCAL.

CHAPITRE PREMIER ¹.

[Contre l'indifférence des athées.]

... Qu'ils apprennent au moins quelle est la religion qu'ils combattent, avant que de la combattre. Si cette religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, et de le posséder à découvert et sans voile, ce serait la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui la montre avec cette évidence. Mais puisqu'elle dit au contraire que les hommes sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connaissance, que c'est même le nom qu'il se donne dans les Écritures, *Deus absconditus*; et enfin si elle travaille également à établir ces deux choses : que Dieu a établi des marques sensibles dans l'Église pour se faire reconnaître à ceux qui le

¹ Ce morceau, qui devait, selon toute apparence, servir de préface générale, ne se trouve point dans le manuscrit autographe, mais seulement dans les copies. Il forme le chapitre I^{er} de l'édition de Port-Royal, où il est intitulé : *Contre l'indifférence des athées*. Nous avons cru devoir reproduire ce titre, qui nous paraît exactement en rapport avec la pensée et l'intention de Pascal.